

SEMAINE POLITIQUE

Le lieutenant-général Sir O'Grady Haly, administrateur *pro tempore* de la Puissance du Canada, se trouve relevé de ses fonctions par l'arrivée du Gouverneur-Général dans les eaux canadiennes. Aussi va-t-il reprendre son commandement militaire à la Nouvelle-Ecosse.

L'hon. M. Royal, Ministre des Travaux Publics de Manitoba, est arrivé à Ottawa lundi, 18 courant.

A propos de cette province, on présume que les propositions faites au Premier par l'hon. M. Davis, pour dégager Manitoba de ses embarras financiers actuels, seront favorablement reçues par le gouvernement fédéral.

La date de janvier prochain, donnée comme l'époque de la convocation du Parlement, n'est nullement fondée.

En Angleterre, les inondations ravagent un grand nombre de comtés.

Les pertes sont considérables.

Torquay, Teignmouth et Dawlish ont été inondés et de grands dommages ont été causés aux propriétés.

Le *Seraphis*, ayant le Prince de Galles à son bord, a laissé le Pirée le 20 courant, pour l'Orient.

Les nouvelles d'Allemagne nous apprennent que l'appel du comte Von Arnim a été rejeté par la Cour Suprême de l'Empire.

Le roi de Bavière aurait aussi refusé d'accepter la démission du cabinet que celui-ci a cru devoir lui offrir à la suite d'un vote hostile de la Diète. Sa Majesté a approuvé néanmoins la conduite des ministres. Il a subséquemment refusé d'accepter une adresse de la chambre des députés.

Un décret royal ajourne la Diète bavaoise jusqu'à avis ultérieur.

Un autre décret met en force la loi impériale concernant les mariages civils.

L'empereur Guillaume, accompagné du feld-maréchal comte Von Moltke, du Secrétaire d'Etat Von Bulow et d'autres dignitaires, est arrivé à Milan dans l'après-midi du 18 courant. Le roi Victor-Emmanuel, l'héritier présomptif de la couronne, la princesse et le prince Amédée, escortés par le président du Conseil, M. Minghetti, et le ministre des affaires étrangères Visconti Venosta, reçurent l'empereur et sa suite à la gare du chemin de fer où les membres de la maison royale et des représentants des deux Chambres les attendaient.

Le ministre de la guerre Ricotti et le ministre de l'intérieur Contelli étaient aussi présents. La foule s'était assemblée à la station, et s'échelonnait le long des rues décorées, par lesquelles passa le cortège. On présume que l'empereur restera ici trois ou quatre jours.

En France, deux discours, l'un de M. Thiers, prononcé à Arcachon, près Bordeaux, l'autre de M. Rouher, prononcé à Ajaccio, ont été les événements de la semaine, car ils coïncident avec la prochaine réunion du Corps législatif.

M. Rouher a attaqué l'ex-président Thiers et les Orléanistes, en les accusant d'avoir fermé toutes les avenues du pouvoir. Il a blâmé le président MacMahon et dit que, depuis le 24 mai 1872, alors que le maréchal a été choisi comme président, il a encouru de lourdes responsabilités. M. Rouher a déclaré que la clause au sujet de la révision de la constitution est demeurée dans le domaine de la discussion. Les bonapartistes, a-t-il dit, sont en faveur du suffrage universel et combattront en faveur d'un appel au peuple, dans le but d'avoir une véritable expression de la volonté nationale.

On dit que le maire d'Ajaccio a été démis de ses fonctions pour avoir pris part

au banquet dans lequel M. Rouher a prononcé son discours.

M. Thiers, lui, dit au contraire que la république doit être maintenue. Il ne croit pas que les radicaux soient aussi noirs qu'on les peint, et pense que s'ils conquièrent le pouvoir, ils suivront une ligne de conduite différente de celle que leur supposent leurs adversaires. M. Thiers déclare aussi qu'il désire le renvoi de tous les fonctionnaires publics qui n'ont pas le respect de la forme républicaine en existence dans le pays. Il pense cette mesure nécessaire pour rendre les futures élections réellement représentatives. Il nia que la république isolerait la France, et affirma qu'elle pouvait compter sur la sympathie de l'Europe. La politique européenne à l'avenir sera la paix et la mise en pratique du principe de non-intervention. M. Thiers plaida également la cause du système moderne et libéral d'éducation.

En Espagne, on attend d'un jour à l'autre le décret royal convoquant les Cortès.

A. ACHINTRE.

NOUVELLES DIVERSES

ALMANACH AGRICOLE, COMMERCIAL ET HISTORIQUE DE J. B. ROLLAND ET FILS, POUR 1876.— Nous accusons réception de cette intéressante publication qui est à sa dixième année. Comme dans les précédentes éditions, on y trouve un choix très-varié de matières appropriées au titre du livre, entre autres la liste des syndics officiels et des officiers des terres de la couronne, les noms des juges de la cour supérieure, les lois de chasse et de pêche, la nouvelle loi des postes, etc., etc., et bon nombre d'autres renseignements importants et d'un usage journalier à toutes les classes de la société.

C'est sans contredit l'almanach français le plus complet que nous ayons et dont le contenu correspond le mieux à son titre, aussi convient-il pour toutes les maisons comme pour tous les bureaux d'affaires. Il est en vente chez tous les libraires et chez les principaux marchands.

Prix : 5 centimes.

Le phare du Bic, l'un des plus importants du fleuve St. Laurent, a été incendié tout récemment. La cause de ce désastre est due à l'explosion d'une lampe. Le gardien ainsi que son épouse ont failli périr dans les flammes.

Nous avons reçu le premier numéro d'un nouveau journal : *Le Courrier Canadien*, publié à Woonsocket, R. I. Le rédacteur-proprétaire est M. Godefroi Labelle. Succès au courageux confrère.

Les travaux avancent toujours sur le chemin de fer Bichelieu, Drummond et Arthabaska. On nous informe que l'élevation et le nivellement de la terrasse (*d'emp*), sont terminés jusqu'à trois milles en deça d'Acton. Dans trois semaines ou un mois, le terrassement sera probablement fini jusqu'à ce dernier endroit.

Après cela, il ne restera plus que la pose des rails, qui se fera rapidement.

Mercréd, 20 courant, à l'ancien hôtel St. Nicholas, Place Jacques-Cartier, a eu lieu l'ouverture de l'Ecole des Beaux-Arts. Parmi les personnes présentes, on remarquait MM. G. Boivin et S. C. Stevenson, du Conseil des Arts et Manufactures, qui ont adressé quelques paroles d'encouragement aux élèves.

Cette année, les professeurs de l'Ecole des Beaux-Arts et de dessin sont MM. Lorenz et Philippe Hébert, pour le dessin à main-levée; M. Massy, dessin mécanique et d'architecture; M. Briand, professeur de géométrie; M. Bardorf, de modelage.

Cette école est sous le contrôle du Conseil des Arts et Manufactures.

On lit dans le *Courrier des Etats-Unis* :

"Par voie du Cap Breton, on reçoit une fâcheuse nouvelle de notre colonie de Saint-Pierre et Miquelon. Dans une seule nuit, une famille entière, composée de M. François de L'Escale, vieillard millionnaire, M. Cartier, son gendre, la femme, les deux filles et les fils de celui-ci, enfin le gardien de la villa ont été assassinés. C'est pendant la nuit du 4 courant ou la matinée du 5 que ces sept personnes ont été assassinées, dans la magnifique résidence de M. de L'Escale, à un demi-mille de la ville de Saint-Pierre. Cette série de crimes a eu le vol pour mobile. Comme M. de L'Escale ne déposait jamais d'argent dans les banques, il est certain que les assassins ont emporté un butin énorme."

POESIE

A MICHEL-ANGE

SONNET

Que ton visage est triste et ton front amaigri !
Sublime Michel-Ange, ô vieux tailleur de pierre !
Nulle larme jamais n'a mouillé ta paupière !
Comme Dante, on dirait que tu n'as jamais ri !

Hélas ! d'un lait trop fort la Muse t'a nourri.
L'art fut ton seul amour et prit ta vie entière ;
Soixante ans tu courus une triple carrière,
Sans reposer ton cœur sur un cœur attendri.

Pauvre Buonarroti ! ton seul bonheur au monde
Put d'imprimer au marbre une grandeur profonde
Et, puissant comme Dieu, d'effrayer comme lui.

Aussi, quand tu parvins à ta saison dernière,
Vieux lion fatigué, sous ta blanche crinière,
Tu mourus longuement plein de gloire et d'ennui.
A. BARBIER (Yambes)

AVENTURIERS ET CORSAIRES

LE GAOULÉ

VII

(Suite)

—Fais-toi conduire par Lucinde à l'endroit d'où je viens, et commande à l'homme que tu y trouveras de te répéter les mêmes paroles qu'il m'a dites. Au revoir, sœur, bon courage et bon espoir.

Macandal, après le départ d'Henri, s'était retiré dans le coin le plus obscur de la case, la tête penchée sur sa poitrine, les bras croisés dans l'attitude que l'on a donnée au Spartacus brisant ses fers. Macandal, qui certainement n'avait jamais entendu parler de Spartacus, méditait, à ce moment, sur l'issue possible de cette lutte où il allait peut-être jouer un rôle qu'il n'avait pas encore pu entrevoir.

La présence d'Antillia troubla son rêve mais y ajouta en même temps un splendide éclat qui éblouit les yeux du mulâtre. Subitement, l'horizon de son ambition s'était élargi, et la beauté de la jeune créole lui avait apparu comme le soleil d'un ciel jusqu'alors caché à ses regards. Macandal avait grandi dans sa pensée et dans sa propre estime, en proportion du rôle qu'il allait remplir. Il s'était dépouillé de son humilité, de son ignominie d'esclave *marron*, et il avait pris l'âme, les passions, l'orgueil d'un héros. Pour la première fois, il avait osé regarder en face une femme blanche, la fille de son maître, avec les yeux d'un homme et non plus avec ceux d'un esclave.

Il demeura un instant immobile, contemplant Antillia, et frissonnant aux paroles qu'elle prononça ; un nuage passa sur son cerveau et obscurcit sa pensée. Il ne put articuler un seul mot, et tomba à genoux devant la jeune fille, dans une attitude où celle-ci ne vit que du respect et de la soumission.

Lucinde ne se méprit point sur l'émotion et le trouble de Macandal. — Elle se rappela tout à coup l'enthousiasme avec lequel le mulâtre lui avait souvent parlé de sa jeune maîtresse. Ce fut comme un éclair dans la pensée de Lucinde, qui sentit son cœur se serrer, et ses dents coupèrent ses lèvres : le sang lui jaillit du cœur au cerveau, et elle ne put définir, en ce moment, qui elle haïssait le plus d'Antillia ou de Macandal.

C'eût été un tableau curieux à peindre, comme expressions diverses, que celui de ces trois personnages : l'un, maître à peine d'une passion subitement révélée, dont l'énergie s'épanouissait sur son visage avec une naïveté toute primitive ; l'autre, abritée dans l'orgueil de sa race et de son rang, ne soupçonnant pas qu'un esclave *marron* pût avoir tant d'audace, acceptait cet hommage avec une candeur charmante ; enfin Lucinde, frappée au cœur et mordue par le serpent de la jalousie, contemplant d'un regard plein de haine ce spectacle, que sa pensée n'aurait pu concevoir.

Antillia retira doucement sa main sur laquelle Macandal s'était courbé.

— Macandal, lui dit-elle, mon frère t'ordonne de me confier la cause de son départ précipité.

Le mulâtre se releva, et s'adressant à Lucinde :

— Le secret des blancs ne nous appartient pas, dit-il à la négresse. Laissez-moi seul avec mademoiselle Antillia.

Lucinde demeura immobile à sa place. Je n'affirmerai pas qu'elle eut compris

l'ordre que Macandal venait de lui donner.

— N'as-tu pas entendu ? reprit le mulâtre.

Lucinde ressentit au cœur un froid glacial ; elle se retira lentement et comme à regret. Elle feignit de s'éloigner, puis revint et colla son oreille contre la porte que Macandal avait fermée avec précaution. Elle entendit ainsi la confidence entière du complot. Ce secret, surpris en pleine ébullition de haine et de jalousie par la jeune négresse, lui parut être une arme que le ciel envoyait à sa vengeance. Lucinde, en proie à une sorte de délire, s'enfuit rapidement sans savoir où la fièvre poussait ses pas. Une sorte d'instinct la mit sur le chemin des bois de la montagne Pelée. Elle marcha de la sorte jusqu'à la nuit, s'arrêta sur le bord d'un des précipices qui encadrent le lit de la rivière Blanche, dont les eaux tourmentées par les roches grondent avec un bruit de catacacte, s'assit sur une large pierre, et, le menton appuyé dans sa main, elle se prit à réfléchir.

Antillia, après qu'elle eut reçu la confidence de Macandal, laissa le mulâtre dans la case de Lucinde, et rejoignit son père devant qui elle affecta un calme admirable.

Resté seul, Macandal eut peur des sentiments dont il était agité et de l'horrible perplexité où le plongeaient, d'une part, son amour audacieux pour Antillia, de l'autre, l'engagement qu'il avait pris avec Henri. Persisterait-il dans son dévouement plein d'abnégation, ou bien laisserait-il Fabulé commettre, et, au besoin, l'aiderait-il à commettre un crime dont le succès seul pouvait favoriser les rêves étranges que la présence d'Antillia avait subitement éveillés en lui ?

— Si je manque à ma foi promise, se disait-il, je m'avilis à mes propres yeux et aux yeux d'Antillia. En mettant mon courage, ma force, mon influence au service de sa race, je change de rôle ; je m'élève, je conquiers tout au moins sa reconnaissance. Il est vrai que je sauve son fiancé de la ruine et de la mort ; mais le mariage n'est pas encore accompli.

Macandal faisait, en sa conscience, des réserves pour l'avenir. Sa générosité n'était qu'un compromis ; les liens où il s'enchaînait étaient donc faciles à rompre au besoin. Il n'osait se montrer hors de la case de peur d'être surpris, malgré sa confiance dans le respect et la terreur qu'il inspirait, pour assurer sa liberté. Il demeura donc enfermé, roulant dans sa tête d'ardentes pensées.

Vers le soir, il se hasarda à plonger le regard dans la masse d'ombres épaisses qui couvraient le sol autour de lui. Il aperçut un forme blanche, immobile sur le seuil de la maison du maître ; c'était Antillia qui, debout, la tête appuyée sur son bras, épiait avec anxiété le retour de son frère. Les yeux de la jeune créole étaient obstinément fixés sur un chemin creux qui conduisait à la petite plate-forme où s'élevaient les bâtiments de l'habitation.

Macandal contempla avec attendrissement cette forme vaporeuse de la jeune fille, dont la robe blanche et le madras rouge, déjà porté chez les femmes créoles, tranchaient sur le rideau sombre de la nuit. Pas une lumière ne brillait dans la maison de M. d'Autanne, non plus que dans aucune des cases qui l'environnaient.

La tentation était grande pour Macandal de se rapprocher encore une fois d'Antillia, qu'il ne reverrait peut-être plus jamais. Il se fonda sur l'importance du service qu'il venait de rendre à la famille d'Autanne et à Du Buc, pour excuser l'audace de son action. Le mulâtre sortit donc de la case et se dirigea vers Antillia.

Celle-ci, en entendant un bruit de pas, fit un mouvement de retraite pour rentrer dans la case.

— N'ayez pas peur, mademoiselle, murmura Macandal à mi-voix et en s'approchant respectueusement, c'est moi.

Antillia avait des larmes dans les yeux : son visage portait les traces d'une vive anxiété. Ce trouble de la jeune fille n'échappa point à Macandal.

— Vous êtes impatiente, mademoiselle, lui dit-il, de voir revenir votre frère. C'est à peine s'il pourrait être de retour, je ne l'attendais pas si tôt ; vous avez tort de vous inquiéter.

— Je ne suis pas maîtresse de mes pressentiments, répondit Antillia ; ce n'est pas seulement le retour de mon frère qui me préoccupe en ce moment, c'est l'avenir où j'entrevois les plus grands malheurs.

— Pour qui ?

— Pour nous autres colons ; pour Henri, pour moi !

— Pour ce qui est de vous et de M. Henri, répliqua le mulâtre, ne craignez rien. Je vous ai déjà sauvée de la mort une fois mademoiselle ; vous vous en êtes tous sou,